

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 23 82 57 29

Love&Collect

Photographies prolongées Jean-Michel Alberola (né en 1953)

20.11.2023

**Jean-Michel Alberola
(né en 1953)**

Sans titre

1988

Huile et encre sur tirage gélatino-
argentique sur papier

Signée et datée à droite au milieu
8,5 × 14 cm

Provenance

Galerie Daniel Templon, Paris

Collection René-Julien Praz

et Bruno Delavallade, Paris

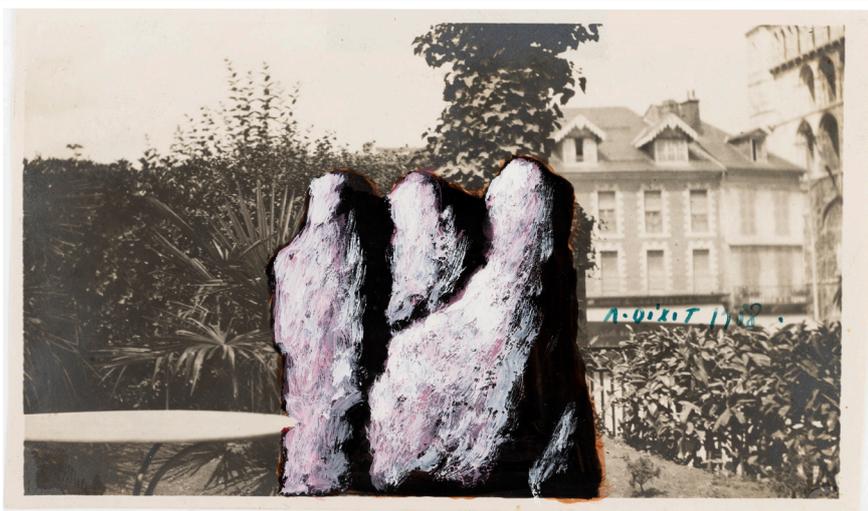
Collection particulière, Paris

Prix conseillé

± 200 euros

Prix Love&Collect

600 euros





**Si Alberola est
viscéralement peintre,
il n'a pas son pareil
pour traquer le pictural
partout où la vie
contemporaine
le disperse: sur les écrans,
sur les murs,
dans les néons, et même
dans les mots.**

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Photographies prolongées Jean-Michel Alberola (né en 1953)

Jean-Michel Alberola est sans conteste l'un des plus grands peintres français d'aujourd'hui –épisodiquement, un livre ou une exposition rappelle cette évidence avec force– en 2008, par exemple, ce fut la monographie *Huile sur toile*, au musée des beaux-arts de Nancy, et en 2016 l'ouvrage collectif Jean-Michel Alberola: tableaux, signée par Catherine Grenier, Claire Stoullig et Dominique Païni chez Flammarion.

Cette évidence résulte pourtant d'un paradoxe. Si Alberola aime en effet répéter que *la seule question de la peinture, c'est la surface*, c'est pour préciser aussitôt que cette surface renvoie irrémédiablement à un ailleurs, à un imaginaire qui lui est ontologiquement étranger: *Quand j'étais adolescent je ne voulais pas faire de peinture, je n'ai jamais pensé faire de peinture, je voulais faire du cinéma. (...) J'ai tout appris par le cinéma, par les entretiens des cinéastes dans Positif dans Les Cahiers, ça m'a aidé à appréhender la peinture dans le sens où un film a exactement la même apparence qu'un tableau: c'est une surface*. Si la définition de la question est relativement aisée, elle ouvre elle-même sur une autre interrogation, à la fois politique et métaphysique, car, ajoute le peintre: *La question du pouvoir est la seule réponse...*

Comment les images apparaissent-elles? Comment s'impriment-elles (à tous les sens du terme)? Quelle est leur *réalité*? Ces questions hantent la peinture depuis toujours, à tel point que chez Alberola les images-fantômes règnent; *chaque fois que tu regardes une chose, tu ne la vois pas*, professait Don Juan, le sorcier lucide qui accompagna Carlos Castaneda.

Si Alberola est viscéralement peintre, il n'a pas son pareil pour traquer le pictural partout où la vie contemporaine le disperse: sur les écrans, sur les murs, dans les néons, et même dans les mots. Mais le support-roi de l'image, c'est bien sûr la photographie, quand bien même serait-il le *roi de rien*, pour reprendre le titre de l'une de ses plus célèbres séries de tableaux, dont le premier est conservé dans les collections du Centre Pompidou. *Le rien n'est pas une disparition, c'est une lutte qui met l'art aux prises avec son démon: la représentation du monde*, écrit à son sujet la conservatrice Catherine Grenier, fine connaisseuse de son œuvre, qui précise: *En dépeignant un au-delà de la représentation, Alberola atteint un en-deçà du monde. Les questions éthiques, celle de la figurabilité d'un corps humain dont le statut moral a été démembré par les crimes contre l'humanité, celle des fondements de l'art dans une société qui a perdu son lien à l'origine, celle de la valeur économique comme base de l'échange, y sont abordées par l'artiste sur un mode allégorique.*

Ainsi, Alberola s'empare-t-il de cette photographie pour, avec l'aide de la peinture, en faire extirper toute présence humaine, remplacée par un monolithe de pigments purs. Sur ce toit-terrasse aride et méditerranéen, écho possible à son Algérie natale, l'absence d'un corps devenu *infigurable* laisse place à la présence de la peinture elle-même, dans un monde rendu à son éternelle minéralité, que l'homme est peut-être devenu indigne d'habiter.

Réalisée en 1988, cette œuvre appartient à un cycle qui voit Alberola s'éloigner définitivement d'une figuration *libre* ou *cultivée* à laquelle il n'a été associé qu'à son corps défendant pour assumer la diffraction du sens qu'elle seule autorise, comme le souligne alors, dans le compte-rendu de cette exposition, le critique du quotidien Le Monde:
Aussi passionné que désenchanté, pris dans un réseau de contradictions fécondes et dans une impossible relation à la peinture aussi bien qu'à son marchand, ce peintre exacerbé, perpétuel insatisfait toujours en quête de contenu, poursuit son chemin à travers toutes sortes d'images, clefs de son histoire personnelle ou références plus générales à l'histoire et à la géographie humaine.

**Alberola recompose
l'histoire, les images
et les signes, remet
en scène le déjà fait
et déjà vu (mais parfois
déjà oublié) en le mixant
avec du neuf, prélève
des traces anciennes,
les transforme et les met
en contact avec le présent.**
Serge Kaganski

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Jean-Michel Alberola (né en 1953)

Serge Kaganski

Dans une carrière de journaliste culturel, on rencontre d'abord des œuvres, ensuite, éventuellement, leurs auteurs. Jean-Michel, je l'ai rencontré avant son œuvre, et ce qui m'a frappé d'emblée, c'est sa simplicité, sa facilité à échanger, son absence absolue de prétention. Les artistes célèbres, reconnus, ont souvent un statut, parfois une stature, voire une posture, une façon de se tenir au monde sur un petit (ou grand) piédestal invisible ou tout simplement un ego qui peut intimider. Rien de cela avec Alberola: le premier contact est franc, direct, d'égal à égal, et si des premières traces d'affinités apparaissent, la relation se poursuit chaleureusement. En le rencontrant, je ne savais pas grand-chose de son travail mais nous avons rigolé ensemble, partagé des repas et des films, parlé de cinéma (ce qui peut aller de John Ford à Philippe Garrel en passant par Tariq Teguia ou Luis Buñuel), de rock (là aussi, l'éventail est large, des années cinquante aux années quatre-vingt), de Guy Debord, des anarchistes, de journalisme, de photos de presse... En revanche, nous n'avons presque pas parlé de peinture, ni d'art contemporain. Je ne sais pas si c'est volontaire ou pas de sa part, mais Jean-Michel a l'art de mettre à l'aise et de décomplexer ses commensaux, ceux qui comme moi ne sont pas spécialistes de son œuvre ou d'arts plastiques en général. Quand il m'a sollicité pour écrire ce texte, mon premier réflexe fut de penser que c'était trop d'honneur et de difficulté pour moi parce que je connais très mal son travail (et pas depuis longtemps) et que mon érudition en histoire de l'art ne dépasse pas les connaissances de base de tout honnête citoyen. Mes domaines de prédilections sont plutôt le cinéma, la musique et la politique. Jean-Michel m'a rétorqué de façon véhémement et convaincante que c'était justement ce qu'il souhaitait. Il ne voulait surtout pas de texte de critique d'art, d'analyse de spécialiste. Je suppose qu'il envisageait un regard pas nécessairement savant mais plus frais, plus neuf, plus à distance, voire un peu décentré du sujet *peinture*.

À travers le peu que je connais maintenant de son travail, je comprends sa volonté de ne pas être enfermé dans un tiroir, ni cantonné à une étiquette. Socialement, Jean-Michel Alberola est peintre, mais ce qu'il fait excède tellement ce qu'on entend par *peintre*. Certes, il lui arrive d'utiliser des pinceaux et de la peinture, de peindre des tableaux... Mais il signe aussi des vitraux, des films, des livres, des objets, des installations, et ses outils sont également la plume, l'écriture, la photo, la caméra, le néon, le papier, la calligraphie. Alberola est un artiste d'après l'art moderne, d'après le cubisme, d'après l'abstrait, d'après le pop-art, qui pense, crée, décompose et recompose à partir de toutes ces couches historiques, n'hésitant pas à se saisir des multiples outils de son temps, bien au-delà de la palette et du chevalet. Pour reprendre la formule rapide

d'une émission de radio de jadis, Alberola est un artiste *pluricult* et *multimède*. Il m'a semblé qu'une des constantes de son travail consiste à déconstruire et ré-agencer, à critiquer le prêt-à-penser, le prêt-à-voir, tout ce qui est susceptible de se figer dans le regard et par conséquent dans la pensée. Il faut arracher les *images* à leur fossilisation, réinventer de nouvelles relations, de nouvelles connections, de nouveaux réseaux: déformer les formes, mélanger l'écrit et la peinture, le relief et l'à-plat, la peinture et la photo, mais aussi sortir de l'atelier, du musée ou des galeries, aller voir au cinéma ou dans les livres si on y est. Et ne pas craindre l'inachèvement, les points de suspensions, les trous noirs d'une œuvre, laisser au spectateur la possibilité d'une entrée, d'une lecture, d'une interprétation –voire d'un achèvement qui sait? Jean-Michel travaille en ce moment à une série à partir des photos de *Match* et de *Life* sur les émeutes noires américaines de Watts et du New Jersey dans les années soixante. Il peint ces sublimes clichés de presse en les décadrant ou recadrant légèrement, puis en y intégrant des blocs géométriques noirs, pans échappant à la figuration, motifs de rupture dans le signifié immédiat, zones de libre interprétation et d'imaginaire pour le regardant. Juste un exemple de la façon dont Alberola recompose l'histoire, les images et les signes, remet en scène le déjà fait et déjà vu (mais parfois déjà oublié) en le mixant avec du neuf, prélève des traces anciennes, les transforme et les met en contact avec le présent. Dans ce processus de reconfiguration, le travail du spectateur est essentiel. Alberola fait, le spectateur interprète, Alberola propose, le spectateur dispose. Quand il peint une chaise, c'est une chaise (ou plus exactement une peinture de chaise) et c'est tout. Libre au spectateur d'y voir autre chose. Alberola déteste les symboles et autres métaphores, l'artiste ne doit pas être l'exégète de son travail.



A. O. I. T. 1908

**Il relève de tout sauf
du hasard qu'un lien
invisible relie
tous les artistes
rassemblés pour
cette nouvelle semaine:
le Surréalisme.**

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Photographies prolongées Cent-quatre-vingt-cinquième semaine

Cent-quatre-vingt-cinquième semaine

Chaque jour à 10 heures,
du lundi au vendredi,
une œuvre à collectionner
à prix d'ami, disponible
uniquement pendant 24 heures

Dans le cadre du formidable festival PhotoSaintGermain, qui se déroule dans tout le quartier de notre chère rue des Beaux-Arts, nous présentons toute cette semaine encore (dans notre *magasin d'histoires de l'art*, au numéro 8), une exposition exceptionnelle consacrée au travail de l'image réalisée depuis plusieurs années par Jean-Michel Alberola. Sous le titre –choisi par l'artiste– de *Photographies prolongées*, nous avons rassemblé pour la première fois le travail *paraphotographique* de celui qu'on considère avec raison comme l'un des grands peintres français de sa génération.

En effet, sa pratique est loin de se cantonner à la toile; il explore au contraire toutes les dimensions de la pictorialité, dans l'objet, le néon, la chose imprimée, la fresque ou même... la photographie.

Jouant avec la matérialité même des images, leur texture, leurs limites, leurs relations à la mémoire ou à l'imaginaire, les œuvres d'Alberola se frottent au médium photographique, et constituent un corpus énigmatique et émouvant, plein de fantômes et de promesses, témoins privilégiés de ce passage des frontières entre peinture et photographie, entre matière et immatériel, passé et présent.

Pour cette nouvelle semaine thématique, nous avons choisi, en partant des images qu'Alberola prolonge *en peinture*, rassembler quelques artistes qui, eux aussi, ont combiné avec adresse et sensibilité photographie et peinture, dans un aller-retour pétillant entre le passé (la photographie n'échappe jamais au *ça-a-été*, selon Roland Barthes) et le présent (*incarné* au sens propre par la peinture) qui, caractérisant l'animal selon Nietzsche, a été revendiqué par la pensée contemporaine qui, à l'instar de Cioran qui évoque *l'éternel présent de l'existence* pour caractériser la complicité siamoise de l'éternité et du moment existant.

Il relève de tout sauf du hasard qu'un lien invisible relie tous les artistes rassemblés pour cette nouvelle semaine: le Surréalisme, qui est également à l'honneur dans notre nouvelle exposition au 15 rue des Beaux-Arts, la première consacrée aux peintures de Charles Duits, auteur à la fin des années 1960 d'un impressionnant

André Breton a-t-il dit passe, prochainement réédité chez Maurice Nadeau, avec une préface d'Annie Le Brun.

Cette semaine, nous serons également présents, au Grand Palais Éphémère dans le cadre de FAB Paris (Fine Arts la Biennale), avec un accrochage collectif consacré à trois *FABuleuses femmes modernes*, dont deux, Leonor Fini et Dora Maar, ont entretenu des liens étroits avec la *galaxie surréaliste*...

L'année 2024 sera celle de la célébration du centenaire de la parution du premier Manifeste du Surréalisme, fêtée notamment par une exposition internationale conçue par le Centre Pompidou, avec un commissariat de Didier Ottinger. Les mois qui viennent, à n'en pas douter, *seront convulsifs ou ne seront pas!*

Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
26.08.2023